

Épisode 45 : Tasnim

****Veuillez vérifier l'exactitude de la livraison.****

Cette transcription est non-verbatim.

F :

Que signifie être une femme musulmane bangladaise britannique handicapée basée au Royaume-Uni ? Dans cet épisode, Tasnim raconte comment elle a grandi dans un quartier principalement blanc avec ses différentes identités, et son parcours pour travailler dans le domaine du handicap. À travers son histoire, elle parle de l'importance du développement personnel et de l'estime de soi.

Je suis Fumi, vous écoutez #OUR_racism, et voici l'histoire de Tasnim.

.....

T :

Mon nom est donc Tasnim Hassan et je suis une femme musulmane bangladaise britannique handicapée basée au Royaume-Uni. Et elle [son identité] évolue en permanence dans ma façon de me présenter. Je dis que je suis une « activiste chercheuse handicapée avec un intérêt particulier pour l'intersectionnalité entre le handicap et la race, à la fois en théorie et en pratique. » Quand je parle de théorie, je veux dire par là que je suis actuellement en train de terminer mon doctorat, pour lequel j'explore et j'observe comment les communautés noires et Brown¹ du Royaume-Uni trouvent leur voie dans cette double identité. Pour rentrer un peu plus dans le détail, le but de cette recherche est de mettre en lumière notre expérience collective et nos opinions. C'est un travail centré sur les personnes noires et Brown handicapées qui utilise des données qualitatives — c'est-à-dire, des entretiens — aussi bien que quantitatives — c'est-à-dire, des questionnaires. Avec ça, j'espère qu'on comprendra mieux ce qui compte le plus, qu'on mettra l'accent sur nos expériences communes, mais aussi qu'on mettra l'accent sur le fait que c'est en fait beaucoup plus complexe.

En ce qui concerne la pratique, je travaille actuellement en tant que freelance et consultante, et je me concentre sur la manière dont on peut mieux intégrer les expériences intersectionnelles, défier les barrières systémiques et promouvoir les pratiques inclusives. J'ai donc travaillé avec différents types d'organisations comme des universités, des autorités locales, des centres locaux dédiés à la communauté, des organisations caritatives dont certaines se concentrent sur le racisme, d'autres sur le handicap. Et je touche un peu à tous les domaines comme l'emploi, l'éducation, la collecte de fonds et l'octroi de subventions, la santé et le soin social, ainsi que le maintien de l'ordre et la création de mouvements.

Et je crois que ce que j'aime le plus, et ce qui je crois a été le plus gros défi, c'est la pensée critique, la réflexion profonde. Mais ces types de sujets représentent parfois des défis de taille, et ils ne sont pas les plus simples à aborder. Mais les rendre plus digestes et plus accessibles est une de mes passions. Et je me rends compte que j'aime vraiment beaucoup travailler de manière collaborative et en collectif. À certains moments, le défi est grand, mais c'est un tel privilège de pouvoir travailler avec différents points de vue, et de se soutenir et de se donner confiance les uns les autres, particulièrement quand il y a un souci sincère. Et j'apprécie aussi d'une certaine manière le rôle important que tout cela prend dans mon développement personnel et professionnel, surtout quand on pense à des choses comme le COVID ou le meurtre de George Floyd, beaucoup de choses ont changé au niveau mondial. Ça vient avec son lot d'épreuves, mais ça m'a vraiment encouragée à réfléchir davantage et à grandir.

¹ Le terme *Brown* n'a pas d'équivalent en français, il fait référence aux personnes non blanches, autres que noires ou est-asiatiques.

F :

Tasnim examine les différents obstacles et barrières qu'elle a rencontrés sur sa route.

T :

Je crois que ce qui est intéressant aujourd'hui, quand je regarde le chemin que j'ai parcouru depuis mon enfance, c'est de constater à quel point mon expérience a été forgée par un certain nombre de facteurs que je n'aurais à l'époque pas su définir. Par exemple, j'ai grandi dans un quartier principalement blanc. On ne parlait ni de race ni de handicap, on n'y faisait pas allusion ou on ne s'en préoccupait même pas. Par exemple, très tôt, je me souviens qu'il m'est arrivé de m'abstenir d'utiliser ma canne parce que je ne voulais pas attirer l'attention sur moi. Je repense au soutien que j'ai reçu et à quel point c'est arrivé très très tard, ou que ça a été difficile d'en trouver. Je sais que tout au long de mon parcours éducatif à l'école, il y a souvent eu des moments où je n'arrivais pas à suivre. Je me forçais à aller voir mes enseignants sur mon temps libre, puis j'ai fini par me rendre compte que c'était tout simplement impossible pour moi de suivre ce qui était dit, ce qui était écrit au tableau, etc.

Et à l'université, comme j'étais plus libre de travailler de la manière qui m'était la plus adaptée, je m'en suis beaucoup mieux sortie que les années précédentes à l'école. Mais en même temps, je lisais rarement à la bibliothèque parce que j'y trouvais peu de livres électroniques. Et quand j'en trouvais, la procédure administrative était lourde et je devais lutter. Et aussi à certains moments, quand j'ai travaillé à tel ou tel endroit, je me suis rendu compte que... là, je parle d'une période où je n'avais pas encore mes aides auditives, je me souviens qu'on m'a souvent dit que j'étais malpolie et pas impliquée dans les conversations. Et ce genre de commentaire fait vraiment mal. Tout ça combiné avec le fait qu'on me disait qu'il fallait que je sois plus résiliente, alors que je me rendais compte qu'à cause de mon audition, je ne pouvais pas suivre. Et j'ai appris que... Je l'ai réalisé dans une autre situation, à propos du plan Access to Work (Accès à l'Emploi) du gouvernement britannique qui prévoit de financer des équipements, et plus important pour moi, de financer des transports pour aller et rentrer du travail, car dans mon cas, les transports publics ne sont pas accessibles. Mais en fait je me suis aussi rendu compte, grâce à d'autres réseaux de soutien aux personnes en situation de handicap qui me l'ont fait remarquer, que j'avais aussi besoin d'un accompagnement dans le cadre de mon travail.

Je crois que ce que j'essaie de mettre en lumière grâce à ces quelques exemples, ce qui est intéressant c'est que, en ce qui concerne par exemple les délais dans les soutiens et les délais dans les informations, à l'époque j'ai assimilé ça à un manque de soutien familial. Mais si on observe le système de santé en général et qu'on y voit le racisme systémique — par exemple, qu'on voit les obstacles qui existent dans l'accès aux services de santé —, il est évident que le chemin pour obtenir de l'aide et obtenir l'aide adéquate au moment opportun n'allait jamais être facile pour moi, ce qui est aussi le cas pour toutes les personnes qui sont des situations similaires à la mienne. Quand on repense aux commentaires entendus sur le fait d'être malpoli ou irrespectueux, il est important de reconnaître que les communautés racisées, et particulièrement les femmes, au sens large du terme, ont été associées à des comportements agressifs et difficiles. Et puis on pense au coût supplémentaire qui est une si grande source d'inquiétudes pour les communautés à la fois racisées et handicapées, qui explique beaucoup de situations, comme, dépenser de l'argent dans un taxi et se retrouver à prendre des risques pour sa propre sécurité, surtout quand on sait que je suis visiblement une femme musulmane d'Asie du Sud.

F :

Tasnim réfléchit à ce qui l'a aidée à repenser et surmonter les obstacles.

T :

Je crois que pour moi, c'est à l'université qu'il y a vraiment eu un déclic. Je me suis retrouvée impliquée dans le militantisme étudiant, plus particulièrement l'activisme étudiant autour du handicap. Et je me suis rendu compte que malgré les obstacles que j'avais moi-même rencontrés, je voulais faire tout ce

qui était en mon pouvoir pour limiter les obstacles auxquels d'autres étudiants en situation de handicap étaient susceptibles de faire face au sein de l'université. Et même si j'ai adoré mes études en droit, je me suis retrouvée à consacrer beaucoup de temps à tout ce qui se rapportait à la question du handicap. Et j'ai réalisé que si ça me tenait autant à cœur, et si ça me passionnait autant, il fallait peut-être que j'aille dans cette direction. Parce que j'ai eu une occasion, encore une fois, j'admets le privilège d'être capable de le faire, j'ai pu aller à des conférences étudiantes nationales, au cours desquelles j'ai pu rencontrer d'autres représentants d'étudiants en situation de handicap. Et dans cet espace, c'était la première fois — en gardant à l'esprit que j'ai grandi dans un quartier principalement blanc — c'était la première fois que je rencontrais de la diversité dans les personnes en situation de handicap qui s'exprimaient. Il y avait des personnes noires, Brown, queer, qui avaient toutes sortes de handicaps, et ça, ça ne serait pas arrivé si j'étais resté dans la ville où j'ai grandi, et si j'étais restée dans mon université.

Et je crois que pour moi, avoir la possibilité de rencontrer des gens et de constater que nos expériences étaient exactement les mêmes, qu'importe où on vivait, j'ai pu constater à quel point nos expériences étaient liées, parce que nous avons tous des identités plurielles en partage. Nous partageons beaucoup. En même temps, certains aspects de nous-mêmes et de nos expériences étaient différents. Mais ce que j'adorais dans cet espace, c'était la compassion que j'y trouvais, et la compréhension des obstacles auxquels je pouvais faire face et de pourquoi je me battais, et tout. C'est ce que j'adorais vraiment. Je me suis retrouvée de plus en plus absorbée au niveau national, à tel point que si je voulais en faire plus, il fallait que je regarde du côté des recherches qui existaient sur le sujet, et grâce aux recherches, on peut agir en se fondant sur des preuves et s'attaquer vraiment à la racine du problème.

Mais après avoir fait des recherches, regardé et fouillé Google et toutes sortes de choses, j'ai réalisé qu'il n'y avait pas grand-chose. Et ça, ça se prêtait bien à ma situation, tu vois, puisque je passais un master en méthode de recherche sociale, parce que je me suis dit, « Si j'ai les capacités de développer et de monter une recherche en lien avec l'expérience des personnes noires et Brown en situation de handicap, on peut utiliser cette recherche de manière à apporter du soutien à nos communautés sur du plus long terme. » Et j'ai tant bien que mal réussi à réaliser ce rêve en basant mon doctorat sur le sujet, doctorat qui je l'espère est en phase finale. Et ça, en soi, j'espère que quoi qu'il advienne, on puisse dire qu'on a mis en lumière des données qui prouvent que « Voilà nos expériences, et maintenant les choses doivent changer. »

F :

Tasnim réfléchit à la question de l'acceptation de l'intersectionnalité et de la construction de coalitions.

T :

Pour moi, ça n'a pas été simple de savoir quelle terminologie utiliser. Je crois que dans beaucoup de ces espaces militants étudiants, on utilise le mot « noir » comme un terme collectif, comme un terme générique, et ce que j'aimais vraiment beaucoup avec cette approche, c'est qu'elle permet de souder les gens. Je trouve qu'on vit dans un monde, particulièrement quand on regarde du côté des médias mainstream, qui cherche à séparer les communautés racisées et à les liguier les unes contre les autres. Mais on ne peut pas laisser ça arriver. Parce que si on laisse faire, ça va finir par affaiblir notre mouvement global, notre message global, et tout le reste. Donc, quelle que soit la terminologie que j'emploie, je fais attention de toujours employer le terme le plus approprié par rapport aux personnes dont je suis en train de parler, parce qu'il y a une très grande diversité au sein des communautés racisées, mais aussi parce que nous travaillons pour une solidarité les uns envers les autres. Et pour moi, ça, c'est une part importante de mon approche.

Et c'est intéressant. J'ai l'impression qu'une grande partie de ce que je lis sur les questions raciales tourne beaucoup plus autour des expériences vécues par les Noires et tout. Et en ce qui concerne ma

propre expérience en tant que personne bangladaise britannique qui a des parents ayant migré au Royaume-Uni dans les années 1960-70 environ, ce qui est intéressant, avec le temps, quand je me suis penchée sur les expériences vécues par les Noires au Royaume-Uni, les questions que j'ai posées concernaient davantage mes propres expériences en tant que personne d'Asie du Sud, en tant que Bangladaise vivant précisément au Royaume-Uni, parce qu'il y a toujours une tendance à effacer le savoir, les voix, etc. Par chance, on voit de plus en plus de gens être en mesure de partager leur propre point de vue, de partager des livres à ce sujet. Je suis tombée sur un livre, qui parle d'une ville dans laquelle mon père a vécu au Royaume-Uni. Et c'est le genre de truc que je ne lis pas en temps normal. Et j'adore ça parce que ça montre bien qu'il y a beaucoup à apprendre.

Je sais que parfois on a l'impression qu'on peut avoir une relation difficile à son identité raciale et ethnique, surtout si les expériences vécues n'ont pas été positives, mais je crois que quand on arrive à prendre du recul et à ramener cela à une expérience plus globale, plus large, et qu'on arrive à se connecter les uns aux autres de manière plus large, on arrive à comprendre, par exemple, que mon expérience en tant que Bangladaise va être très proche de celle vécue par une autre personne d'Asie du Sud qui vivrait à l'autre bout du pays. Et c'est ce qui est ressorti de mes recherches. J'ai constaté que beaucoup d'expériences, dans ce sens, vécues par une personne du nord du Royaume-Uni pouvaient être très similaires à celles vécues par des gens au sud, à l'est ou à l'ouest. Et à mon sens, quand on reconnaît les schémas, on reconnaît qu'il n'y a pas de coïncidence. On sait qu'on partage tellement à travers nos expériences, qu'il y a tellement à apprendre. Mais le problème c'est qu'à cause des difficultés auxquelles font face les communautés racisées, par exemple les résultats médiocres en matière d'emploi, particulièrement dans le monde capitaliste dans lequel nous vivons aujourd'hui, la plus grosse pression qui pèse sur nos communautés concerne la survie, et ça nous empêche de nous concentrer sur l'importance que notre héritage a pour nous, et d'en retirer les aspects forts et positifs.

.....
F :

Tout comme l'espace racisé, l'espace handicap comporte ses défis et sa terminologie propre. Tasnim met en lumière le défi que représentent trouver des terminologies collectives et des approches qui tiennent compte du large panel d'expériences et de préférences.

T :

C'est tellement important parce que je pense que personne, ou presque, ne veut blesser. Personne ne souhaite mal faire. Personne ne souhaite dire quelque chose de travers. Et d'un côté, je crois que ça nous aide à nous souvenir que le monde n'est pas mauvais en soi et que personne ne souhaite blesser consciemment, etc. Parce qu'on trouve des similitudes entre quel pronom ou quelle terminologie utiliser, est-ce qu'on doit utiliser « BAME »², ou « personne de couleur », ou encore « personne handicapée » ou « personne en situation de handicap »... Il y a tout un tas de terminologie à disposition. Et je crois que tant qu'on est ouvert d'esprit et qu'on comprend pourquoi certains mots sont utilisés plutôt que d'autres, pourquoi certaines personnes privilégient certains termes...

Par exemple, je me présente comme une « personne handicapée ». Mais je vois ça vraiment comme une expérience collective. Et beaucoup de gens ne seront pas à l'aise pour utiliser l'expression « personne handicapée », parce qu'ils vont, tu sais, il y a une tendance générale dont je suis témoin, ils voient le fait d'être handicapé comme une chose négative. Mais bon, je ne nie pas que je rencontre des obstacles, mais en tant que personne handicapée, je sais que c'est à la société de s'occuper des barrières qui nous entravent, nous ne sommes pas le problème. C'est à la société d'aider à changer les

² Acronyme de Black, Asian and Minority Ethnic, soit en français Noires, Asiatiques et minorités ethniques. Il s'agit d'une terminologie utilisée au Royaume-Uni pour faire référence à tous les groupes ethniques à l'exception des groupes ethniques blancs.

choses. Et quand on est capable de voir la société de cette manière, et de rester ouvert, on peut vraiment beaucoup apprendre les uns des autres. Il n'y a pas de modèle unique.

Mais je pense que ça vaut le coup de juste pouvoir faire de la recherche, de pouvoir poser ce genre de questions. Je sais que, particulièrement dans les espaces handicap, beaucoup de gens vont vouloir aider soit en te touchant, soit en... Leurs intentions sont bonnes, mais ils ne veulent pas reconnaître que ce qu'ils font est intrusif, particulièrement avec les femmes, on ne veut pas qu'on nous touche, de quelque manière que ce soit. L'idée c'est de juste traiter les gens comme des êtres humains, de juste leur demander s'ils ont besoin d'aide. Ils sont capables de demander de l'aide. Et puis on passe à autre chose. Quelqu'un te dit que tu as fait quelque chose de travers, tu en prends note, tu t'excuses, et ensuite tu fais de ton mieux pour ne pas refaire la même erreur.

F :

Bien que Tasnim se définisse comme une « personne handicapée », elle précise qu'elle n'a pas besoin que les gens en sachent plus sur ses déficiences.

T :

Une des raisons pour lesquelles je ne suis pas fan de parler de manière précise de ma déficience, c'est la question « Les gens ont-ils besoin de savoir ? » Ont-ils besoin de connaître mes informations médicales puisque ce sont des informations privées ? Moi je parle de moi-même volontiers comme d'une « personne handicapée », et dans les lieux dédiés que je fréquente, je ne ressens pas le besoin d'en dire davantage. Et c'est une question que l'on comprend déjà d'un point de vue racial, tu vois, le « D'où viens-tu ? D'où viens-tu vraiment ? », tu vois, ce type de questions. Et de mon point de vue, quand j'essaie d'y trouver du sens, il y a des similitudes, avec le « Oh, tu es handicapée, » ou, « À quel point es-tu handicapée ? Qu'est-ce que tu vois et qu'est-ce que tu ne vois pas ? » Et c'est le genre de chose qui, avec le temps, je trouve, devient frustrant, parce qu'on ne devrait pas avoir à justifier qui l'on est et ce que l'on voit ou non, etc.

J'ai l'impression qu'avec le temps, je me sens plus sûre de moi quand il s'agit d'arriver dans ces espaces et de juste dire ça aux gens, tu vois, « Vous n'avez pas besoin de connaître mon dossier médical, mais ce que vous avez besoin de savoir, et ce que j'ai besoin de vous dire, c'est comment vous pouvez m'aider. » Par exemple, s'il y a des ouvrages, je vous dirai que j'ai besoin que la police utilisée soit plus grande. Si je suis en réunion, je vais dire clairement que je vais avoir besoin que les gens répètent, et ça devrait être suffisant. Si par exemple, on va quelque part, dans un endroit que je ne connais pas, je vais demander, « Dis, on peut se retrouver devant et entrer ensemble ? » Ce genre de chose. Je crois que c'est quelque chose que j'ai toujours à l'esprit, ayant dû naviguer dans la communication autour de mon identité raciale, mais aussi de mon identité en tant que personne handicapée.

Et à mon avis, quand on parle de l'accessibilité uniquement comme quelque chose à destination des personnes handicapées, on se trompe. On a tous nos préférences quand il s'agit de s'adresser les uns aux autres, dans notre volonté de communiquer, ce genre de chose. Et il est important d'admettre qu'accessibilité et aisance s'appliquent à tous, pas uniquement aux sujets qui concernent les personnes handicapées. Si on nous demande quelle est la meilleure manière de nous envoyer des informations, on aura tous nos préférences. Donc pour moi, plus on normalise cet aspect, parce que ce n'est pas le cas, plus on adopte une approche de prise en compte globale et sincère les uns des autres, parce qu'on veut que chacun, sans distinction, se sente en sécurité dans cet espace.

F :

Tasnim revient sur les erreurs qu'elle a pu faire en traitant de la question raciale ou du handicap, et sur l'importance de créer des espaces où chacun peut apprendre de ses erreurs.

T :

Il m'est arrivé de faire des erreurs énormes, quand j'y repense c'était presque embarrassant, genre, « Bon sang, pourquoi j'ai dit ça ? J'aurais dû le savoir. Pourquoi je ne m'en suis pas rendu compte ? » Mais ce qui m'a vraiment aidée à grandir à ce niveau, c'est que j'avais la chance de connaître d'autres êtres humains incroyables animés du même esprit, que je respecte énormément, et qui ont eu un très grand impact sur moi. J'ai partagé ces espaces avec ce type de personnes, qui en ont fait un lieu sécurisé au sein duquel on peut échanger, se faire remarquer qu'on a dit quelque chose de pas tout à fait approprié, ou qu'on a intériorisé inconsciemment, sans le reconnaître, la blanchité ou le validisme.

Mais ce que j'aime dans ce genre d'espace, c'est la possibilité que d'autres personnes me fassent remarquer, tu sais, « Voilà ce que tu fais, que tu en aies conscience ou non » et la volonté d'apprendre ensemble, parce que les autres ont vécu des situations similaires dans des espaces similaires. C'est aussi un lieu intergénérationnel. J'admire vraiment, du coup, que des personnes aient pris le temps et aient fait de la place pour m'expliquer tout ça, parce que spontanément, on a tendance à être sur la défensive quand on nous dit qu'on fait quelque chose de travers. Mais je pense que quand tu sais que les gens autour de toi agissent par réel souci pour toi et que tu peux avoir confiance en eux, c'est vraiment important à mes yeux. Je ne pense pas qu'il existe réellement d'espace « sécurisé » en soi. Je crois qu'il s'agit d'admettre que ce genre de conversation n'est pas facile, qu'on doit être prêt à apprendre et à être responsable de ses actes, à reconnaître qu'on n'y arrivera pas toujours du premier coup, et qu'on est là pour apprendre.

Et je ne crois pas que ce voyage s'arrête un jour. Parce que j'ai 28 ans aujourd'hui. Et je me dis que dans dix ans, même si je vais sans doute faire ce métier toute ma vie — on verra — je ne crois pas que je veuille... je ne veux jamais me satisfaire de ce que je sais, ou de ce que je crois savoir, tu vois, ce qui est bien, ou mal, etc. Une grande partie de ce travail sera toujours basée sur l'expérience et l'engagement de la communauté. Mais je crois qu'on s'engage dans la mauvaise direction au moment où on commence à se dire, « Oh, j'en sais déjà beaucoup à ce sujet. »

F :

En gardant son parcours comme décors, Tasnim explique ce qui selon elle est nécessaire à la création d'espaces inclusifs partout.

T :

Je crois qu'il est important de créer des espaces où c'est possible. Ça ne sera pas toujours facile, parce que, quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve, il y aura toujours plein de choses à arriver en même temps. Si on est le supérieur de quelqu'un, on doit reconnaître la dynamique de pouvoir en place. Si une jeune personne rejoint un groupe ou une réunion, on devra reconnaître qu'une anxiété, naturelle et compréhensible, peut s'installer si l'espace dans lequel cette personne arrive est rempli de personnes plus âgées et bien établies. Si on souhaite organiser une réunion à tel ou tel endroit, et qu'on reste conscient que pour certaines personnes cela peut créer des difficultés, il faudra être capable d'être proactif et s'occuper les uns des autres.

Quand je parlais d'accessibilité, d'aisance et de souci de chacun, il s'agit de l'appliquer à tout le monde. Il s'agit de comprendre de quelle manière on prend soin les uns des autres et de quelle manière on peut être proactif à ce sujet. Toute personne issue d'un milieu opprimé et marginalisé sait qu'il peut y avoir beaucoup plus d'obstacles à franchir. Mais que peut-on faire pour apporter de l'amour, du soutien, de la confiance ? Il faut être capable de prendre soin les uns des autres et de se demander sincèrement, « Est-ce que cette personne va bien ? », par exemple. Parce que je pense m'être trouvée dans des situations, comme assister à des réunions ou participer à des groupes WhatsApp par exemple, dans lesquelles on aurait pu faire preuve de plus d'empathie et dire, « En fait, est-ce que ça va aller pour cette personne ? Je peux comprendre ce que cette personne ressent. » Et avoir quelqu'un qui

s'inquiète de soi et pose ces questions peut faire des miracles, et de voir... parce que je crois que plus on donne de l'amour, plus on en reçoit en retour, en tout cas je l'espère.

Je crois sincèrement que c'est la base d'une grande partie de mon travail. Au cours des nombreuses consultations que je donne, j'essaie de faire l'effort, de prendre le temps de vraiment connaître les personnes impliquées dans le projet, car plus on développe des relations sincères, plus ce sera facile d'être honnêtes les uns avec les autres et de reconnaître que quelqu'un nous dise quelque chose en ayant sincèrement notre bien à l'esprit. Même si on connaît leurs frustrations, au moins on comprend ce qu'ils ressentent. Mais avoir ces espaces à disposition, être capable de créer ces relations significatives est tellement important. J'ai l'impression que la société dans laquelle on vit ne priorise pas ça. Nous vivons dans un monde où tout ce qui compte c'est le résultat, le résultat, le résultat. Mais on oublie d'être là les uns pour les autres. Et quand on arrive à être là les uns pour les autres, on grandit bien plus de manière collective qu'en adoptant une approche individualiste.

F :

Pour clore cet épisode, Tasnim nous fait part de ses aspirations.

T :

J'adore raconter des histoires. Je n'avais même pas réalisé à quel point j'adorais ça. J'ai déjà mentionné avoir fait beaucoup de militantisme étant étudiante. Une grande partie de ce travail consistait à convaincre les gens de voter pour moi pour que je puisse bien travailler pour eux. Je me souviens à quel point les discours de certains m'impressionnaient. Et je crois qu'une de mes grandes passions, parce que certains sujets, tu sais, sont intimidants, particulièrement ce qui se passe à Gaza, comment parler de ces sujets en se sentant informé ? Et c'est important aussi de pouvoir accueillir les contre-arguments qu'on peut recevoir, parce que certaines personnes pourront dire, « Oui mais ceci, oui mais cela. »

Et je crois que c'est pour ça — je ne suis plus aussi bonne maintenant — mais je vais travailler là-dessus à l'avenir, je veux être capable de partager mes opinions de manière plus explicite, de manière beaucoup plus évidente, tu vois, parce que ces conversations doivent avoir lieu, et je sais que j'ai déjà ressenti ce genre de choses à propos de posts Twitter ou sur LinkedIn, ou ailleurs, où je me suis dit, « Oh, attends ! Ce que tu viens de dire résume exactement ce que je pensais ! Je ne trouvais juste pas les bons mots. » Et j'aimerais pouvoir aider les gens de cette manière-là aussi, parce que c'est un sujet tellement complexe. Ce sont des choses très compliquées et on hésite parfois à s'exposer sur ces sujets. Mais je sais aussi que plus on s'expose, plus on sera la cible de critiques. Toutes ne seront pas de bonne foi, c'est une chose dont il faut avoir conscience. Il y aura des commentaires pas très sympas. J'en ai déjà eu et c'est dur à gérer.

Mais c'est important de pouvoir débattre. Si les espaces de débat n'existent pas, on se retrouve avec une seule façon de faire, une seule façon de penser certaines choses. Mais on doit être capable de débattre sans blesser, sans amener de violence, de haine, sans mettre en danger aucune communauté, etc. Mais vu la façon dont le monde fonctionne, c'est difficile. Donc je comprends pourquoi les gens peuvent avoir peur de s'exposer. Donc une de mes aspirations pour l'avenir est d'écrire plus, de m'exposer davantage, d'aider les autres à exprimer davantage leurs opinions, tout cela dans un esprit de soutien et d'autonomisation.

.....
F :

Vous trouverez plus d'information sur le travail de Tasnim, ainsi que des articles, des livres et des vidéos recommandés par elle sur le sujet du racisme et du handicap, sur notre site internet www.ourcontexts.org.

Vous trouverez également la transcription de cet épisode en anglais, en français, en allemand et en italien sur notre site internet.

Si vous souhaitez partager votre histoire, contactez-nous sur le site internet, sur Instagram ou sur Twitter — vous nous trouverez en tapant #our_racism.

C'était Fumi, merci d'avoir écouté #OUR_racism. Rendez-vous le 7 février pour le prochain épisode !

.....

Cet épisode a été produit et monté par moi, Fumi.

Musique de Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est financé par le Centre de Compétence de la Diversité et de l'Inclusion de l'université de Saint-Gall.

Un grand merci à Tasnim pour le temps et l'énergie passés à partager ses souvenirs et ses réflexions inestimables et opportunes sur la question avec nous.

Traduit par Marie-Aude PIQUET